

Collection Au delà des apparences

# Madeleine de Souvré Marquise de Sablé

Après des décennies de querelle entre catholiques et protestants qui ont ensanglanté la France, la fin du XVII<sup>e</sup> siècle voit triompher le raffinement et la délicatesse des *précieuses* sur la brutalité des armes. Avec elles, la plume l'emporte durablement sur l'épée.

Caricaturée par Molière dans *Les Précieuses ridicules*, la préciosité va apporter un profond renouveau à la langue et à la littérature française. Elle se développe dans des salons littéraires où les femmes jouent le premier rôle. Parmi elles, Madeleine de Souvré aura une influence déterminante sur les écrivains de son temps : Blaise Pascal, François de La Rochefoucauld, Vincent Voiture...

On sait l'importance de la marquise de Sablé dans l'histoire de la littérature française, mais on connaît mal son œuvre, en particulier ses *Maximes* et son traité *De l'amitié* que Victor Flori nous invite à redécouvrir.

Madeleine de Souvré n'a pas seulement inspiré les plus grands écrivains de son temps, elle est aussi l'auteur d'une œuvre littéraire d'une étonnante modernité !

MAXIMES

ISSN : 1962-655X  
ISBN : 978-2-917649-49-9

2,90 €



**Livre unique**

Collection Au delà des apparences

**Madeleine de Souvré,  
Marquise de Sablé**

**Maximes**

**De l'amitié**

*édition de Victor Flori*



**Le livre unique**

Cette édition est dédiée à Marta di Benedetto, en hommage à la spiritualité qu'elle sait trouver en toute chose.

*Victor Flori*

# Préface

« L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps de celui qu'elle anime. »

Cette phrase est sans doute la plus célèbre parmi les quatre-vingt-une maximes que nous a laissées Madeleine de Souvré, la marquise de Sablé. La grande délicatesse de cette sentence en forme de chiasme où le verbe *aimer* se retrouve au centre, mais aussi en forme de miroir où l'âme reflète le corps et l'amour ce qui nous anime, est très révélatrice du mouvement précieux de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle auquel appartient Madeleine de Souvré, dont elle est même une des principales figures.

Comme l'observe Nicola Ivanoff dans la thèse qu'il lui a consacrée en 1927, l'apparition de la société précieuse « correspond à une reprise de la civilisation sur la nature, à une revanche de la raison contre le déchaînement brutal des instincts provoqué par les guerres de religion. » Après un siècle où l'on a vu les querelles entre catholiques et protestants ensanglanter la France, la fin du XVII<sup>e</sup> voit triompher une société policée, raffinée, où les femmes sont en première ligne.

Elles animent des salons littéraires où se côtoient artistes, écrivains et hommes d'État, et où, comme le notent certains, la vie intellectuelle est bien plus dense que dans les grandes universités. Avec elles, la plume renverse les épées. Non sans excès.

En effet, comme le montre Molière dans *Les Précieuses ridicules*, les attitudes prennent parfois un tour extrême : la précieuse est aussi une créature exceptionnelle qui a horreur du commun et du vulgaire, qui pousse son idéal au plus loin, au risque de perdre la sensibilité des choses et des êtres.

Restent que les principales figures de ce mouvement, Catherine de Rambouillet, Madeleine de Scudéry ou la marquise de Sablé vont apporter un profond renouveau à la langue et à la littérature française grâce à leurs salons où les idées, les styles se confrontent et se nourrissent et, riches de ces nombreux échanges, les écrivains vont avoir la possibilité de créer des œuvres particulièrement originales. C'est le cas notamment de François de La Rochefoucauld qui n'aurait sans doute jamais écrit ses *Maximes et réflexions diverses* s'il n'avait fréquenté le salon de marquise de Sablé.

\*

Madeleine de Souvré est née en 1599 dans une ancienne famille aristocratique de la région du Perche, entre Chartres et Le Mans. Elle épouse en 1614 Philippe Emmanuel de Laval, marquis de Sablé. Comme le révèle Nicola Ivanoff, il semble que ce mariage ne fut guère heureux, malgré les trois garçons qu'elle mit au monde. À propos du marquis, Mademoiselle de Scudéry écrit dans sa correspondance : « Il était infiniment riche, de grande condition, fort bien fait de sa personne, ayant assez d'esprit, mais un peu bizarre. » Une légère bizarrerie dans ses relations amicales ou professionnelles est souvent sans grande conséquence. Ses effets peuvent être désastreux quand on la vit quotidiennement et altérer profondément la vie d'un couple. Les divers témoignages réunis par Nicola Ivanoff montrent qu'au décès du marquis en 1640, son épouse « n'a pas beaucoup pleuré la mort de son mari ».

Elle s'installe ensuite à Paris et s'entoure de toute une bonne société. Chez elle se côtoient Madame de Lafayette, le poète Vincent Voiture, Philippe d'Orléans, frère du roi, Blaise Pascal... et surtout le duc de La Rochefoucauld avec qui elle entretiendra une relation privilégiée.

Dans *Le vrai visage de La Rochefoucauld*, Émile Magne l'explique à sa manière : « Comment Madame de Sablé, malade imaginaire aux dires de ses contemporains, la plus insupportable, la plus inquiète, la plus égoïste d'entre les femmes, subjuguait-elle La Rochefoucauld au point de devenir sa confidente de prédilection ? C'est qu'à la vérité, ils se reconnurent un goût commun à tous les désenchantés pour le

monde, un même pessimisme, des tendances parallèles aux intrigues mondaines et surtout l'amour fréquent dans la maturité de la bonne cuisine. »

Il est vrai que les remarques culinaires occupent une grande partie de leurs échanges épistolaires. Mais on perçoit aussi dans leur correspondance combien la marquise est en quelque sorte la principale collaboratrice de l'auteur, sa muse, son allié dans des recherches littéraires qui aboutiront à une œuvre déterminante pour toute l'histoire des idées. Là il soumet plusieurs maximes aux appréciations de la marquise, lui demande un avis ; ici il note avoir développé une des idées de son hôtesse... Son œuvre se nourrit et se développe du regard que lui apportent la marquise de Sablé et les habitués de son salon.

\*

François de La Rochefoucauld publie ses *Maximes* en 1665, celles de Madeleine de Souvré, sans doute en partie elles aussi les fruits de leurs échanges, seront publiées l'année de sa mort en 1678. On doit leur édition à l'abbé d'Ailly qui fut le gouverneur des enfants de son amie Madame de Longueville, et qui fréquenta longtemps le salon de la marquise. Il lui consacre une longue préface où il la présente comme la parfaite honnête femme, pendant de l'honnête homme, idéal qui traverse tout le XVII<sup>e</sup> siècle. Le sens de l'adjectif a bien évolué depuis. À l'époque de la marquise, l'honnête homme, ou l'honnête femme, se définit certes par des qualités de raffinement et de courtoisie, mais c'est d'abord un citoyen du monde qui s'est affranchi des coutumes de ses origines, qui considère tous les hommes comme des compatriotes. Dans le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne le décrit ainsi : « Non pas parce que Socrate l'a dit, mais parce qu'en vérité c'est mon humeur, et à l'aventure non sans quelques excès, j'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonais comme un Français, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune. » Trois siècles plus tard on doit bien reconnaître la modernité de cette démarche qui bannit la guerre et offre les bénéfices d'une multitude d'échanges mutuels.

La publication des *Maximes* de La Rochefoucauld fera d'abord scandale : certains les jugeront excessivement cyniques, révélatrices d'un caractère sombre et misanthrope. Le jugement de la marquise ira dans ce sens, elle écrit qu'il découvre aux hommes « les fausses idées qu'ils ont d'eux-mêmes », mais aussi qu'il en fait « une terrible peinture ». La fructueuse collaboration entre les deux personnages s'achève par une brouille.

Les ressemblances sont pourtant nombreuses entre les maximes de la marquise et celles du duc : il est évident qu'elle s'est inspirée de lui comme il s'est inspiré d'elle. Chez l'un et l'autre on décèle une critique sans complaisance des mœurs de leurs contemporains, une même rigueur dans le jugement, une même exigence. L'orgueil, la suffisance et tous les travers de la nature humaine apparaissent de manière aussi criante dans les deux recueils. On retrouve un même humour désenchanté : « Il se cache toujours assez d'amour-propre sous la plus grande dévotion pour mettre des bornes à la charité » écrit-elle par exemple.

Dans les deux recueils, le comportement des courtisans est examiné avec une même attention. Au point que tous ceux dont le destin dépend du bon vouloir des puissants y trouveront de précieux conseils.

L'œuvre de la marquise se distingue pourtant sur deux points qui lui donnent finalement une tonalité beaucoup plus optimiste. Le fait religieux, absent chez La Rochefoucauld, apparaît dès la première maxime où elle affirme sa dévotion. Chez La Rochefoucauld, l'univers est sombre, sans espoir, la foi qu'affirme la marquise peut être comprise comme une manière d'apporter des réponses à l'inexplicable, de le rendre supportable ou, plus simplement, comme un signe de la prégnance du christianisme à son époque, ou encore comme un signe d'appréhension à l'approche de la mort...

Autre singularité dans l'œuvre de Madeleine de Souvré : la présence de l'amour. Elle fait preuve d'un même scepticisme que le duc en ce qui concerne l'amitié, jamais dénuée d'intérêts, mais elle ne partage pas son désenchantement en ce qui concerne le sentiment amoureux. Elle en fait même l'objet des dernières maximes de son recueil, comme s'il était la fin à laquelle tendait toute son œuvre.

## Note préliminaire

Le texte que nous publions aujourd'hui a été établi à partir de l'édition originale des *Maximes* de Madeleine de Souvré en 1678 par l'abbé d'Ailly. Nous avons modernisé la graphie et l'orthographe. Il est précédé de l'introduction du même abbé d'Ailly, hommage posthume d'un de ses proches qui permet de mieux appréhender cette grande figure de la littérature française.

Nous publions aussi son traité sur l'amitié, complément indispensable à son œuvre morale.

Pour faciliter la compréhension du texte, nous avons adjoint un bref glossaire qui explique le sens de mots inusités aujourd'hui ou dont le sens a beaucoup évolué depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Ils sont accompagnés d'un astérisque dans notre édition.

Le texte comporte quelques notes de bas de page explicitant des références historiques ou littéraires.

Enfin, nous proposons une bibliographie des principaux ouvrages consacrés à la marquise de Sablé.

# PRÉFACE

## de l'édition de 1678

L'illustre Personne qui a composé les maximes qu'on donne au public avait des qualités si grandes et si extraordinaires qu'il est bien difficile de les exprimer par des paroles, quoiqu'on les sente bien, et qu'on en soit vivement touché pour peu qu'on ait eu l'honneur de la connaître. Elle a convaincu les honnêtes gens\* de son siècle qu'un mérite\* essentiel et achevé n'est pas de la nature de ces choses qui flattent en vain les espérances des hommes. Elle a été également honorée des grands\* et des particuliers\*, et elle avait établi une espèce d'empire\* sur les uns et sur les autres par une supériorité naturelle à laquelle tout le monde se soumettait aisément.

Sans biens\*, presque sans crédit\*, même aux dernières années de sa vie, elle avait une cour nombreuse de personnes choisies de tout âge et de tout sexe, qui ne sortaient jamais d'auprès d'elle que plus heureux et comme charmés de l'avoir vue.

Plusieurs même, par des établissements\* considérables selon leurs différentes conditions\*, ont éprouvé ce que pouvait son extrême bonté toujours agissante, toujours ingénieuse, et si féconde en mille moyens de faire du bien que les bons succès ont presque toujours suivi l'application constante qu'elle avait à rendre de bons offices à ses amis. Sa vie a été presque toute occupée à leur faire plaisir, et son sommeil même, quelque précieux qu'il lui fût, n'était jamais interrompu qu'elle n'en remplît les intervalles par de nouveaux soins de leur procurer quelques avantages. Cette bonté était si pure et si délicate qu'elle ne

pouvait souffrir les moindres médisances et les moindres railleries : elle les regardait comme de grandes marques de petitesse d'esprit ou de malignité\*.

Sa charité égalait sa bonté ; ou, pour mieux dire, il y avait un si juste mélange de l'une avec l'autre qu'elle était toujours également préparée à soulager le prochain, et même à prévenir ses désirs et ses besoins, autant qu'elle était en état d'y satisfaire. Elle avait si bien trouvé cette parfaite union de toutes les vertus de la société civile avec les vertus chrétiennes qu'elle était également respectée des solitaires et des gens du monde.

Jamais un grand cœur ne fut conduit par un esprit plus vaste et plus éclairé. Elle l'avait rempli de toutes les belles connaissances qui peuvent instruire et polir tout ensemble la raison. Elle savait très bien les langues espagnole et italienne, et surtout la véritable morale : les maximes qu'elle en a faites sont des leçons admirables pour se conduire dans le commerce\* du monde. Elle écrivait parfaitement bien : la bonté de son esprit et celle de son cœur lui donnaient une éloquence naturelle et inimitable. Ses sentiments étaient si justes et si raisonnables, que, pour toutes les choses de bon sens et de bon goût, ils étaient autant d'arrêts souverains qui décidaient du prix et du mérite\* de tout ce qu'on soumettait à son jugement.

Elle avait une raison si droite, et tellement dégagée de tout ce qui trouble ordinairement les autres, que, bien loin d'être prévenue par des opinions particulières, elle estimait la vertu et les bonnes choses partout où elle les trouvait dans les personnes et dans les livres, également ennemie de l'opiniâtreté et de l'indignation qui vient de l'opposition des sentiments, toujours prête à recevoir la vérité, de quelque côté qu'elle lui fût présentée. Sa conversation avait tant de charmes, et était pleine de choses si utiles, si agréables et si insinuantes\*, que tout le monde y trouvait son compte ; et on ne la quittait jamais qu'on ne se trouvât beaucoup plus honnête, avec plus d'esprit et des sentiments plus élevés.

Jamais personne n'a porté la politesse à un plus haut point de perfection : elle était répandue en tout son procédé, dans les petites comme dans les grandes choses. Elle avait une fermeté et une fidélité extrême

à garder le secret de ses amis, et une discrétion si fine, si circonspecte et si juste pour tout ce qui regardait leurs intérêts, qu'on ne peut rien imaginer au delà. Tant de rares qualités lui avaient acquis l'estime et la bienveillance d'un grand Prince, qui lui en a donné des marques essentielles jusques à la mort.

Ces grands soins de conserver sa santé, que tant de personnes qui ne la voyaient point accusaient de faiblesse, étaient justifiés lorsqu'on la voyait de près. La grandeur de son esprit, qui lui donnait tant de vues inconnues aux autres, jointe à une longue expérience, l'avait si bien instruite de mille voies secrètes qui pouvaient altérer ou conserver sa santé, que ses amis ont sujet de croire qu'elle leur aurait encore épargné la douleur de l'avoir perdue, si Dieu n'avait limité nos jours en leur prescrivant des bornes certaines que toute la science et toute l'industrie des hommes ne peuvent passer.

Une si belle et si glorieuse vie a été enfin terminée par une mort très chrétienne<sup>1</sup>. Cette crainte de la mort qu'elle avait fait tant de fois paraître, mais qui était beaucoup plus dans ses discours que dans ses sentiments, après quelques derniers efforts, cessa enfin, lorsqu'elle vit ce terme fatal de plus près. Elle s'abandonna aux décrets de la providence de Dieu avec des sentiments si religieux et si dévots, que, pensant uniquement à son salut, elle compta le reste pour rien. De là vint cette humilité profonde qui lui fit ordonner qu'on l'enterrât dans un cimetière, comme une personne du peuple, sans pompe et sans cérémonie<sup>2</sup>.

Pour finir enfin son éloge, on peut dire d'elle qu'elle a été l'ornement de son siècle, les délices de ses amis, un bien général, et qu'elle laisse par sa mort un si grand vide dans le monde, pour les personnes qui avaient le bonheur de la voir et de la connaître, qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'on le puisse jamais remplir dignement.

*Abbé d'Ailly*

1. Madeleine de Souvré décède le 16 janvier 1678 à l'âge de 79 ans.

2. Elle est enterré au cimetière de la paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, sans cérémonie, comme le stipule son testament, elle refuse d'être enterrée dans le tombeau familial.

# MAXIMES

## I

Comme rien n'est plus faible et moins raisonnable que de soumettre son jugement\* à celui d'autrui, sans nulle application du sien, rien n'est plus grand et plus sensé que de le soumettre aveuglement à Dieu, en croyant sur sa parole tout ce qu'il dit.

## II

Le vrai mérite ne dépend point du temps ni de la mode. Ceux qui n'ont point d'autre avantage que l'air de la Cour le perdent quand ils s'en éloignent. Mais le bon sens, le savoir et la sagesse rendent habile et aimable en tout temps et en tous lieux.

## III

Au lieu d'être attentifs à connaître les autres, nous ne pensons qu'à nous faire connaître nous-mêmes. Il vaudrait mieux écouter, pour acquérir de nouvelles lumières, que de parler trop, pour montrer celles que l'on a acquises.

## IV

Il est quelquefois bien utile de feindre que l'on est trompé : car, lorsque l'on fait voir à un homme artificieux qu'on reconnaît ses artifices, on lui donne sujet de les augmenter.

## V

On juge si superficiellement des choses que l'agrément des actions et des paroles communes, dites et faites d'un bon air, avec quelque connaissance des choses qui se passent dans le monde, réussissent souvent mieux que la plus grande habileté.

## VI

Être trop mécontent de soi est une faiblesse. Être trop content de soi est une sottise.

## VII

Les esprits médiocres, mais malfaits, surtout les demi-savants, sont les plus sujets à l'opiniâtreté. Il n'y a que les âmes fortes qui sachent se dédire et abandonner un mauvais parti.

## VII

La plus grande sagesse de l'homme consiste à connaître ses folies.

## IX

L'honnêteté et la sincérité dans les actions égarent les méchants et leur font perdre la voie par laquelle ils pensent arriver à leurs fins, parce que les méchants croient d'ordinaire qu'on ne fait rien sans artifice.

## X

C'est une occupation bien pénible aux fourbes d'avoir toujours à couvrir le défaut de leur sincérité et à réparer le manquement de leur parole.

## XI

Ceux qui usent toujours d'artifice devraient au moins se servir de leur jugement\* pour connaître qu'on ne peut guère cacher longtemps une conduite artificieuse parmi les hommes habiles et toujours appliqués à les découvrir, quoiqu'ils feignent d'être trompés pour dissimuler la connaissance qu'ils en ont.

## XII

Souvent les bienfaits nous font des ennemis, et l'ingrat ne l'est presque jamais à demi : car il ne se contente pas de n'avoir point la reconnaissance qu'il doit, il voudrait même n'avoir pas son bienfaiteur pour témoin de son ingratitude.

## XIII

Rien ne nous peut tant instruire du dérèglement général de l'homme que la parfaite connaissance de nos dérèglements particuliers. Si nous voulons faire réflexion sur nos sentiments, nous reconnâtrons dans notre âme le principe de tous les vices que nous reprochons aux autres : si ce n'est par nos actions, ce sera au moins par nos mouvements. Car il n'y a point de malice que l'amour-propre ne présente à l'esprit pour s'en servir aux occasions, et il y a peu de gens assez vertueux pour n'être pas tentés.

## XIV

Les richesses n'apprennent pas à ne se point passionner pour les richesses. La possession de beaucoup de biens ne donne pas le repos qu'il y a de n'en point désirer.

## XV

Il n'y a que les petits esprits qui ne peuvent souffrir qu'on leur reproche leur ignorance, parce que, comme ils sont ordinairement fort aveugles en toutes choses, fort sots et fort ignorants, ils ne doutent

jamais de rien, et sont persuadés qu'ils voient clairement ce qu'ils ne voient qu'au travers de l'obscurité de leur esprit.

### XVI

Il n'y a pas plus de raison de trop s'accuser de ses défauts que de s'en trop excuser. Ceux qui s'accusent par excès le font souvent pour ne pouvoir souffrir qu'on les accuse, ou par vanité de faire croire qu'ils savent confesser leurs défauts.

### XVII

C'est une force d'esprit d'avouer sincèrement nos défauts et nos perfections, et c'est une faiblesse de ne pas demeurer d'accord du bien ou du mal qui est en nous.

### XVIII

On aime tellement toutes les choses nouvelles et les choses extraordinaires qu'on a même quelque plaisir secret par la vue des plus tristes et des plus terribles événements, à cause de leur nouveauté et de la malignité\* naturelle qui est en nous.

### XIX

On peut bien se connaître soi-même, mais on ne s'examine point assez pour cela, et l'on se soucie davantage de paraître tel qu'on doit être que d'être en effet ce qu'on doit.

### XX

Si l'on avait autant de soin d'être ce qu'on doit être que de tromper les autres en déguisant ce que l'on est, on pourrait se montrer tel qu'on est, sans avoir la peine de se déguiser.

### XXI

Il n'y a personne qui ne puisse recevoir de grands secours et de grands avantages des sciences ; mais il y a aussi peu de personnes qui ne reçoivent un grand préjudice des lumières et des connaissances qu'ils ont acquises par les sciences, s'ils ne s'en servent comme si elles leur étaient propres et naturelles.

### XXII

Il y a une certaine médiocrité difficile à trouver avec ceux qui sont au-dessus de nous, pour prendre la liberté qui sert à leurs plaisirs et à leurs divertissements sans blesser l'honneur et le respect qu'on leur doit.

### XXIII

On a souvent plus d'envie de passer pour officieux\* que de réussir dans les offices\*, et souvent on aime mieux pouvoir dire à ses amis qu'on a bien fait pour eux que de bien faire en effet.

### XXIV

Les bons succès dépendent quelquefois du défaut de jugement, parce que le jugement empêche souvent d'entreprendre plusieurs choses que l'inconsidération fait réussir.

### XXV

On loue quelquefois les choses passées pour blâmer les présentes, et, pour mépriser ce qui est, on estime ce qui n'est plus.

### XXVI

Il y a un certain empire\* dans la manière de parler et dans les actions qui se fait place partout, et qui gagne par avance la considération et le respect. Il sert en toutes choses, et même pour obtenir ce qu'on demande.

**XXVII**

Cet empire qui sert en toutes choses n'est qu'une autorité bienséante qui vient de la supériorité de l'esprit.

**XXVIII**

L'amour-propre se trompe même par l'amour-propre, en faisant voir dans ses intérêts une si grande indifférence pour ceux d'autrui qu'il perd l'avantage qui se trouve dans le commerce de la rétribution.

**XXIX**

Tout le monde est si occupé de ses passions et de ses intérêts que l'on en veut toujours parler, sans jamais entrer dans la passion et dans l'intérêt de ceux à qui on en parle, encore qu'ils aient le même besoin qu'on les écoute et qu'on les assiste.

**XXX**

Les liens de la vertu doivent être plus étroits que ceux du sang, l'homme de bien étant plus proche de l'homme de bien par la ressemblance des mœurs que le fils ne l'est de son père par la ressemblance du visage.

**XXXI**

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens agréables et qui paraissent raisonnables dans la conversation, c'est qu'il n'y en a quasi point qui ne pensent plutôt à ce qu'ils veulent dire qu'à répondre précisément à ce qu'on leur dit. Les plus complaisants se contentent de montrer une mine attentive, au même temps qu'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement et une précipitation de retourner à ce qu'ils veulent dire ; au lieu qu'on devrait juger que c'est un mauvais moyen de plaire que de chercher à se satisfaire si fort, et que bien écouter et bien répondre est une plus grande perfection que de parler bien et beaucoup, sans écouter et sans répondre aux choses qu'on nous dit.

**XXXII**

La bonne fortune fait quasi toujours quelque changement dans le procédé, dans l'air, et dans la manière de converser et d'agir. C'est une grande faiblesse de vouloir se parer de ce qui n'est point à soi. Si l'on estimait la vertu plus que toute autre chose, aucune faveur ni aucun emploi ne changerait jamais le cœur ni le visage des hommes.

**XXXIII**

Il faut s'accoutumer aux sottises d'autrui, et ne se point choquer des niaiseries qui se disent en notre présence.

**XXXIV**

La grandeur de l'entendement\* embrasse tout. Il y a autant d'esprit à souffrir les défauts des autres qu'à connaître leurs bonnes qualités.

**XXXV**

Savoir bien découvrir l'intérieur d'autrui, et cacher le sien, est une grande marque de supériorité d'esprit.

**XXXVI**

Le trop parler est un si grand défaut, qu'en matière d'affaires et de conversation, si ce qui est bon est court, il est doublement bon ; et l'on gagne par la brièveté ce que l'on perd souvent par l'excès des paroles.

**XXXVII**

On se rend quasi toujours maître de ceux que l'on connaît bien, parce que celui qui est parfaitement connu est en quelque façon soumis à celui qui le connaît.

## XXXVIII

L'étude et la recherche de la vérité ne servent souvent qu'à nous faire voir par expérience l'ignorance qui nous est naturelle.

## XXXIX

On fait plus de cas des hommes quand on ne connaît point jusqu'où peut aller leur suffisance, car l'on présume toujours davantage des choses que l'on ne voit qu'à demi.

## XL

Souvent le désir de paraître capable empêche de le devenir, parce que l'on a plus d'envie de faire voir ce que l'on sait que l'on n'a de désir d'apprendre ce que l'on ne sait pas.

## XLI

La petitesse de l'esprit, l'ignorance et la présomption, font l'opiniâtreté, parce que les opiniâtres ne veulent croire que ce qu'ils conçoivent, et qu'ils ne conçoivent que fort peu de choses.

## XLII

C'est augmenter ses défauts que de les désavouer quand on nous les reproche.

## XLIII

Il ne faut pas regarder quel bien nous fait un ami, mais seulement le désir qu'il a de nous en faire.

## XLIV

Encore que nous ne devions pas aimer nos amis pour le bien qu'ils nous font, c'est une marque qu'ils ne nous aiment guère s'ils ne nous en font point quand ils en ont le pouvoir.

## XLV

Ce n'est ni une grande louange, ni un grand blâme, quand on dit qu'un esprit est ou n'est plus à la mode. S'il est une fois tel qu'il doit être, il est toujours comme il doit être.

## XLVI

L'amour qu'on a pour soi-même est quasi toujours la règle de toutes nos amitiés. Il nous fait passer par-dessus tous les devoirs dans les rencontres où il y va de quelque intérêt, et même oublier les plus grands sujets de ressentiment contre nos ennemis, quand ils deviennent assez puissants pour servir à notre fortune ou à notre gloire.

## XLVII

C'est une chose bien vaine et bien inutile de faire l'examen de tout ce qui se passe dans le monde, si cela ne sert à se redresser soi-même.

## XLVIII

Les dehors et les circonstances donnent souvent plus d'estime que le fonds\* et la réalité. Une méchante manière gâte tout, même la justice et la raison. Le comment fait la meilleure partie des choses, et l'air qu'on leur donne dore, accommode et adoucit les plus fâcheuses. Cela vient de la faiblesse et de la prévention\* de l'esprit humain.

## XLIX

Les sottises d'autrui nous doivent être plutôt une instruction qu'un sujet de nous moquer de ceux qui les font.

## L

La conversation des gens qui aiment à régenter est bien fâcheuse. Il faut toujours être prêt de se rendre à la vérité, et à la recevoir de quelque part qu'elle nous vienne.

## LI

On s'instruit aussi bien par le défaut des autres que par leur instruction. L'exemple de l'imperfection sert quasi autant à se rendre parfait que celui de l'habileté et de la perfection.

## LII

On aime beaucoup mieux ceux qui tendent à nous imiter que ceux qui tâchent à nous égaler. Car l'imitation est une marque d'estime, et le désir d'être égal aux autres est une marque d'envie.

## LIII

C'est une louable adresse de faire recevoir doucement un refus par des paroles civiles, qui réparent le défaut du bien qu'on ne peut accorder.

## LIV

Il y a beaucoup de gens qui sont tellement nez à dire non, que le *non* va toujours au-devant de tout ce qu'on leur dit. Il les rend si désagréables, encore bien qu'ils accordent enfin ce qu'on leur demande, ou qu'ils consentent à ce qu'on leur dit, qu'ils perdent toujours l'agrément qu'ils pourraient recevoir s'ils n'avaient point si mal commencé.

## LV

On ne doit pas toujours accorder toutes choses, ni à tous. Il est aussi louable de refuser avec raison que de donner à propos. C'est en ceci que le *non* de quelques-uns plaît davantage que le *oui* des autres. Le refus accompagné de douceur et de civilité satisfait davantage un bon cœur qu'une grâce qu'on accorde sèchement.

## LVI

Il y a de l'esprit à savoir choisir un bon conseil, aussi bien qu'à agir de soi-même. Les plus judicieux ont moins de peine à consulter les

sentiments des autres, et c'est une sorte d'habileté de savoir se mettre sous la bonne conduite d'autrui.

## LVII

Les maximes de la vie chrétienne, qui se doivent seulement puiser dans les vérités de l'Évangile<sup>1</sup>, nous sont toujours quasi enseignées selon l'esprit et l'humeur naturelle de ceux qui nous les enseignent. Les uns, par la douceur de leur naturel, les autres, par l'âpreté de leur tempérament, tournent et emploient selon leur sens la justice et la miséricorde de Dieu.

## LVIII

Dans la connaissance des choses humaines, notre esprit ne doit jamais se rendre esclave, en s'assujettissant aux fantaisies d'autrui. Il faut étendre la liberté de son jugement, et ne rien mettre dans sa tête par aucune autorité purement humaine. Quand on nous propose la diversité des opinions, il faut choisir, s'il y a lieu ; sinon, il faut demeurer dans le doute.

## LIX

La contradiction doit éveiller l'attention, et non pas la colère. Il faut écouter et non fuir celui qui contredit. Notre cause doit toujours être celle de la vérité, de quelque façon qu'elle nous soit montrée.

## LX

On est bien plus choqué de l'ostentation\* que l'on fait de la dignité que de celle de la personne. C'est une marque qu'on ne mérite pas les emplois quand on se fait de fête\* ; si l'on se fait valoir, ce ne doit être que par l'éminence de la vertu. Les Grands\* sont plus en vénération par les qualités de leur âme que par celles de leur fortune.

1. Partie de la Bible qui correspond au Nouveau Testament et qui retrace la vie de Jésus-Christ.

**LXI**

Il n'y a rien qui n'ait quelque perfection. C'est le bonheur du bon goût de la trouver en chaque chose, mais la malignité\* naturelle fait souvent découvrir un vice entre plusieurs vertus, pour le révéler et le publier, ce qui est plutôt une marque du mauvais naturel qu'un avantage du discernement ; et c'est bien mal passer sa vie que de se nourrir toujours des imperfections d'autrui.

**LXII**

Il y a une certaine manière de s'écouter en parlant qui rend toujours désagréable : car c'est une aussi grande folie de s'écouter soi-même quand on s'entretient avec les autres que de parler tout seul.

**LXIII**

Il y a peu d'avantage de se plaire à soi-même quand on ne plaît à personne : car souvent le trop grand amour que l'on a pour soi est châtié par le mépris d'autrui.

**LXIV**

Il se cache toujours assez d'amour-propre sous la plus grande dévotion pour mettre des bornes à la charité.

**LXV**

Il y a des gens tellement aveuglés, et qui se flattent tellement en toutes choses, qu'ils croient toujours comme ils désirent, et pensent aussi faire croire aux autres tout ce qu'ils veulent : quelque méchante raison qu'ils emploient pour persuader, ils en sont si préoccupés qu'il leur semble qu'ils n'ont qu'à le dire d'un ton fort haut et affirmatif pour en convaincre tout le monde.

**LXVI**

L'ignorance donne de la faiblesse et de la crainte ; les connaissances donnent de la hardiesse et de la confiance. Rien n'étonne une âme qui connaît toutes choses avec distinction.

**LXVII**

C'est un défaut bien commun de n'être jamais content de sa fortune, ni mécontent de son esprit.

**LXVIII**

Il y a de la bassesse à tirer avantage de sa qualité et de sa grandeur pour se moquer de ceux qui nous sont sourds.

**LXIX**

Quand un opiniâtre a commencé à contester quelque chose, son esprit se ferme à tout ce qui le peut éclaircir : la contestation l'irrite, quelque juste qu'elle soit, et il semble qu'il ait peur de trouver la vérité.

**LXX**

La honte qu'on a de se voir louer sans fondement donne souvent sujet de faire des choses qu'on n'aurait jamais faites sans cela.

**LXXI**

Il vaut presque mieux que les Grands\* recherchent la gloire, et même la vanité, dans les bonnes actions, que s'ils n'en étaient point du tout touchés : car, encore que ce ne soit pas les faire par les principes de la vertu, l'on en tire au moins cet avantage, que la vanité leur fait faire ce qu'ils ne feraient point sans elle.

## LXXII

Ceux qui sont assez sots pour s'estimer seulement par leur noblesse méprisent en quelque façon ce qui les a rendus nobles, puisque ce n'est que la vertu de leurs ancêtres qui a fait la noblesse de leur sang.

## LXXIII

L'amour-propre fait que nous nous trompons presque en toutes choses, que nous entendons blâmer et que nous blâmons les mêmes défauts dont nous ne nous corrigeons point, ou parce que nous ne connaissons pas le mal qui est en nous, ou parce que nous l'envisageons toujours sous l'apparence de quelque bien.

## LXXIV

La vertu n'est pas toujours où l'on voit des actions qui paraissent vertueuses : on ne reconnaît quelquefois un bienfait que pour établir sa réputation, et pour être plus hardiment ingrat aux bienfaits qu'on ne veut pas reconnaître.

## LXXV

Quand les Grands\* espèrent de faire croire qu'ils ont quelque bonne qualité qu'ils n'ont pas, il est dangereux de montrer qu'on en doute ; car en leur ôtant l'espérance de pouvoir tromper les yeux du monde, on leur ôte aussi le désir de faire de bonnes actions qui sont conformes à ce qu'ils affectent.

## LXXVI

La meilleure nature, étant sans instruction, est toujours incertaine et aveugle. Il faut chercher soigneusement à s'instruire pour n'être ni trop timide, ni trop hardi, par ignorance.

## LXXVII

La société, et même l'amitié de la plupart des hommes, n'est qu'un commerce\* qui ne dure qu'autant que le besoin.

## LXXVIII

Quoique la plupart des amitiés qui se trouvent dans le monde ne méritent point le nom d'amitié, on peut pourtant en user selon les besoins, comme d'un commerce\* qui n'a pas de fonds certain et sur lequel on est ordinairement trompé.

## LXXIX

L'Amour, partout où il est, est toujours le maître. Il forme l'âme, le cœur et l'esprit, selon ce qu'il est. Il n'est ni petit ni grand selon le cœur et l'esprit qu'il occupe, mais selon ce qu'il est en lui-même ; et il semble véritablement que l'Amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps de celui qu'elle anime.

## LXXX

L'amour a un caractère si particulier, qu'on ne peut le cacher où il est, ni le feindre où il n'est pas.

## LXXXI

Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais entre tous ceux que le monde a inventés il n'y en a point qui soit plus à craindre que la Comédie. C'est une peinture si naturelle et si délicate des passions qu'elle les anime et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'Amour, principalement lorsqu'on se représente qu'il est chaste et fort honnête ; car, plus il paraît innocent aux âmes innocentes, et plus elles sont capables d'en être touchées. On se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté de ces sentiments, et on s'imagine que ce n'est pas blesser la pureté que

d'aimer d'un amour si sage. Ainsi on sort de la Comédie le cœur si rempli de toutes les douceurs de l'amour, et l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien représentés sur le théâtre.

## VARIANTE de la maxime LXXXI

Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la Comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour, principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête : car, plus il paraît innocent aux âmes innocentes, et plus elles sont capables d'en être touchées ; sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés, et l'on se fait au même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôte la crainte des âmes pures qui s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté d'aimer d'un amour qui leur semble si sage.

Ainsi l'on s'en va de la Comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir les premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la Comédie.

# DE L'AMITIÉ

L'amitié est une espèce de vertu qui ne peut être fondée que sur l'estime des personnes que l'on aime, c'est-à-dire sur les qualités de l'âme, comme sur la fidélité, la générosité et la discrétion, et sur les bonnes qualités de l'esprit.

\*

Il faut aussi que l'amitié soit réciproque, parce que dans l'amitié l'on ne peut aimer, comme dans l'amour, sans être aimé.

\*

Les amitiés qui ne sont point établies sur la vertu, et qui ne regardent que l'intérêt ou le plaisir, ne méritent point le nom d'amitié : ce n'est pas que les bienfaits et les plaisirs que l'on reçoit réciproquement des amis ne soient des suites et des effets de l'amitié, mais ils n'en doivent jamais être la cause.

\*

L'on ne doit pas aussi donner le nom d'amitié aux inclinations naturelles, parce qu'elles ne dépendent point de notre volonté ni de notre choix, et, quoiqu'elles rendent nos amitiés plus agréables, elles n'en doivent pas être le fondement.

L'union qui n'est fondée que sur les mêmes plaisirs et les mêmes occupations ne mérite pas le nom d'amitié, parce qu'elle ne vient ordinairement que d'un certain amour-propre, qui fait que nous aimons tout ce qui nous est semblable, encore que nous soyons très imparfaits ; ce qui ne peut arriver dans la vraie amitié, qui ne cherche que la raison et la vertu dans ses amis. C'est dans cette sorte d'amitié ou l'on trouve les bienfaits réciproques, les offices reçus et rendus, et une continuelle communication et participation du bien et du mal qui arrivent entre les personnes qui s'aiment, et qui dure jusqu'à la mort, sans pouvoir être changée par aucun des accidents qui arrivent dans la vie, si ce n'est que l'on découvre, dans la personne que l'on aime, moins de vertu ou moins d'amitié, parce que, l'amitié étant fondée sur ces choses-là, le fondement manquant, l'on peut manquer d'amitié.

\*

Ceux qui sont assez sots pour se priser seulement par la noblesse de leur sang méprisent ce qui les a rendus nobles, puisque ce n'est que la vertu de leurs ancêtres qui a fait la noblesse de leur sang.

\*

Celui qui aime plus son ami que la raison et la justice aimera plus en quelque autre occasion son profit ou son plaisir que son ami.

\*

L'homme de bien ne désire jamais qu'on le défende injustement, car il ne veut point qu'on fasse pour lui ce qu'il ne voudrait pas faire lui-même.

## GLOSSAIRE

BIEN - élément d'ordre matériel constitutif d'un patrimoine.

COMMERCE - relations que l'on entretient dans la société.

CONDITION - rang social, place que l'on occupe dans la société.

CRÉDIT - confiance que l'on inspire, réputation de solvabilité.

EMPIRE SUR QUELQU'UN - influence, domination exercée.

ENTENDEMENT - faculté de comprendre.

ÉTABLISSEMENT - action d'établir une situation sociale.

SE FAIRE DE FÊTE - faire l'éloge, vanter, parler beaucoup de quelque chose.

FONDS - ensemble des qualités, des ressources d'une personne.

HONNÊTES GENS - Au XVII<sup>e</sup> siècle, personnes agréables et courtoises, et qui se distinguent par leur ouverture d'esprit.

LES GRANDS - hauts personnages, nobles, aristocrates, par opposition aux particuliers.

INSINUANTE - qui séduit, qui plaît aux autres.

JUGEMENT - faculté de l'esprit qui permet de juger, de se faire une

opinion des choses qui ne font pas l'objet d'une connaissance immédiate certaine.

MALIGNITÉ - caractère d'une personne qui cherche à nuire à autrui de façon dissimulée et souvent mesquine.

MÉRITE - ce qui rend une personne digne d'éloge lorsque l'on considère la valeur de sa conduite et les difficultés qu'elle a surmontées.

OFFICE - fonction que l'on s'engage à remplir, charge dont on doit s'acquitter.

OFFICIEUX - qui cherche à rendre de bons services.

OSTENTATION - mise en valeur excessive et indiscrete d'un avantage.

PARTICULIER - personne privée, simple citoyen, par opposition aux hommes publics, aux grands personnages.

PRÉVENTION - disposition d'esprit malveillante, opinion préconçue défavorable.

## BIBLIOGRAPHIE

### CEUVRES DE MADELEINE DE SOUVRÉ

*Maximes et pensées diverses* édité par l'abbé d'Ailly, S. Mabre-Cramoisy, Paris, 1678.

*Maximes de Madame de Sablé (1678)*, éditions D. Jouaust, Paris, 1870.

*Les Amis de la marquise de Sablé, recueil de lettres des principaux habitués de son salon précédé d'une introduction sur la société précieuse du XVII<sup>e</sup> siècle* d'Édouard de Barthélemy, éditions E. Dentu, Paris, 1865.

### OUVRAGES CRITIQUES

*Madame de Sablé : études sur les femmes illustres et la société du XVII<sup>e</sup> siècle* de Victor Cousin, éditions Didier, Paris, 1854.

*Un médecin au XVII<sup>e</sup> siècle, le docteur Vallant ; une malade imaginaire, Madame de Sablé* de Joseph-Georges-André Crussaire, éditions Vigot frères, Paris, 1910.

*Le vrai Visage de La Rochefoucauld* d'Émile Magne, éditions Ollendorff, Paris, 1923.

*La Marquise de Sablé et son salon* de Nicola Ivanoff, éditions des Presses modernes, Paris, 1927.

## SUR INTERNET

L'encyclopédie libre Wikipedia propose un article sommaire sur Madeleine de Souvré.  
<http://fr.wikipedia.org>

L'article rédigé par Victor Flori est accessible sur l'encyclopédie Google Knol.  
<http://knol.google.com>

Le site Gallica de la Bibliothèque nationale de France propose plusieurs ouvrages concernant la marquise de Sablé en libre téléchargement.  
<http://gallica.bnf.fr>

## TABLE DES MATIÈRES

Préface de Victor Flori .....	9
Note préliminaire .....	13
Préface de l'édition de 1678 de l'abbé d'Ailly .....	15
Maximes .....	19
Variante de la maxime LXXXI .....	35
De l'amitié .....	37
Glossaire.....	39
Bibliographie .....	41

déjà parus dans la collection  
**AU DELÀ DES APPARENCES**

*Les Actes manqués de Sigmund Freud.*

Édition critique de François Salaün pour les 30 ans de son épouse.  
2008, 60 pages.

*Traité électoral (tome I) : la Candidate de Fanch.*

Dédié à Simone Malifaud.  
2008, 64 pages.

*Maximes contemporaines de Hans Laufcan.*

Dédié à Téodora Stanchéva.  
2008, 84 pages.

*Nouvelles Maximes contemporaines de Hans Laufcan.*

Dédié à Téodora Stanchéva.  
2009, 84 pages.

